

Peut-être

Marie Ayotte

#selfies

Numéro 171 (2), 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ayotte, M. (2019). Peut-être. *Jeu*, (171), 32-37.

PEUT-ÊTRE

Marie Ayotte

L'autrice, qui choisit de mettre en scène les faits réels de sa vie, rend compte ici des questions — innombrables — que pose la démarche autofictive quand elle est envisagée de façon absolue.

Je déteste le mot *autofiction*. Il me semble une promesse de mensonges. Un jeu de devinettes où je passe mon temps à me demander « pis ça, c'tu vrai ? » au lieu de suivre l'histoire. C'est idiot, je le sais ; qu'est-ce que ça change, au fond, si l'existence du protagoniste s'est finalement transformée en après-midi plutôt qu'en soirée ? Parfois, la vie a besoin d'un coup de main pour être juste un peu plus passionnante, plus rythmée, plus universelle ; d'où l'autofiction.

Mais ça me dérange, je n'y peux rien. C'est peut-être à cause de ma démarche artistique ; moi qui me fais une telle fierté de dire que tout ce que je mets sur scène est vrai... Du mot pour mot sans enjolivements, un trait direct entre ma vie et ceux et celles qui y assistent. De l'*autodocumentaire*, comme j'aime dire.

Peut-être que je trouve que c'est de la tricherie, de remanier des détails, peu importe leur grosseur. Que, pour être artiste, tu dois te donner entièrement et que, si tu choisis de t'exposer, tu dois le faire comme il faut. J'ai déjà recommencé une pièce complète parce que je trouvais que je ne m'y dévoilais pas assez, que je n'allais pas en profondeur dans mon laid, mes tripes, mon *vrai*. Vive les clichés !

Cependant, je crois vraiment à l'importance d'assumer sa vulnérabilité et d'en faire une célébration sans complaisance. Je suis intéressée par la vérité pure, celle dans laquelle nos failles n'ont aucun recoin pour se cacher. Je veux pouvoir prendre ce qui nous affecte et en faire un outil de rassemblement qui dépasse notre propre petite existence. Je veux en faire un moyen de nous soutenir mutuellement face à nos réalités, un moyen de nous accepter, de crier ensemble, d'arrêter de taire ces hontes qui s'accumulent.

SE DIRE DANS TOUTE SA FRAGILITÉ

Ainsi, depuis quelques années, j'écris avec cette volonté de fragilité totale, de ne tolérer

aucune autocensure, de retravailler le moins possible mes textes afin de préserver l'élan du moment, au détriment de belles phrases parfaites. J'écris avec cette volonté d'endosser tout ce qui n'est pas si beau en moi, dans l'espoir de trouver un sentiment d'intimité et de connexion avec la foule, qu'elle soit vivante ou virtuelle.

Cependant, si je fais la même chose ici, je ne peux pas cacher que, ces jours-ci, j'ai bien des questions sur ma propre démarche. Je réalise que ma quête autodocumentaire est peut-être irréaliste. Peut-être que créer à partir de soi est un exercice futile ou purement ancré dans l'exhibitionnisme. Peut-être que le théâtre mérite du plus grandiose que du quotidien ordinaire. Peut-être qu'il y a des sentiments trop dérisoires pour mériter leur propre spectacle. Peut-être...

Quand j'ai commencé à écrire avec ce désir de transparence, pour une soirée de lecture, c'était pour moi un moyen de me différencier des autres auteurs et autrices qui écrivent de façon plus poétique, plus incisive, plus brillante. Je voulais être celle qui écrit de la façon la plus courageuse ; qualité qu'on accorde souvent aisément aux gens qui amincissent la façade entre eux et le monde. La réalité est que ce n'est probablement pas si courageux que ça. Que ça pourrait possiblement être qualifié de paresse, même. Parce que conter son histoire telle quelle reste tout de même d'une facilité désarmante, quand on réussit à mettre de côté son ego et la peur du peu flatteur. On n'a pas besoin de penser à la complexité et aux nuances d'un personnage. On n'a pas à inventer un monde qui n'existe pas. On a juste besoin de penser à soi, seulement à soi.

C'est vrai que ce n'est pas si facile de ne pas avoir la fiction derrière laquelle se cacher. Ou, du moins, ça a des répercussions. Parce que le jugement des inconnu-es, lui, finit par devenir insignifiant. Le défi, c'est d'assumer ses écrits, ce qui a été dit, devant les proches, ceux qui nous importent. Il faut que j'assume, que ma famille, mes ami-es, vont savoir.



[...] le théâtre et son attente sont peut-être incompatibles avec cette urgence de dire, de crier, de faire vivre, de montrer son intérieur, là, maintenant, enfin.
Trop de choses viennent transformer notre perception entre-temps.



Planétarium, écrit et mis en scène par Marie Ayotte (coproduction Théâtre Globe Bulle Rouge et Théâtre Déchaînés), présenté à la salle Jean-Claude Germain du CTDA lors du Festival Fringe en juin 2018. Sur la photo : Andrée-Anne Giguère. © Guylaine Bertrand



Savoir en détail la fois de cette baise ridicule dans la ruelle ou ces idées suicidaires qui me hantent—et il faut aussi que j'accepte que je ne pourrai jamais vraiment mesurer à quel point ça altère le regard qu'ils me portent.

Mais ces témoignages restent peu dramatiques. C'est mon cercle intime; en théorie, je devrais me sentir assez confortable pour tout lui dire. Encore une fois, c'est peut-être facile à dire pour moi; pas que je l'aie toujours eu agréable, mais je ne suis pas non plus une enfant ayant connu l'inceste ou le génocide, par exemple. C'est probablement aisé de prôner la transparence en ignorant le regard des autres dans ces circonstances.

ENTRE VÉRITÉ ET FICTION

Au-delà de ça, je commence à me demander si je m'en fais accroire. Parce que c'est ça, la réelle question, n'est-ce pas: quand est-ce que vérité devient fiction? Où est le point de non-retour?

Je me demande de plus en plus si tout ce qu'on passe sous silence dans son propre récit est porteur de mensonges. Parce qu'inévitablement un texte ne peut être autre chose qu'un recueil de moments choisis, un choix éditorial de ce qu'on décide de mettre en lumière. Il va sans dire qu'il ne peut en être autrement; il serait impossible de tout dire d'une situation sans rejouer sa vie 24 h sur 24. Vous allez me dire que c'est la même chose pour les documentaires de cinéma, et on ne les perçoit pas moins vrais malgré leur montage. Mais est-ce qu'il y a une limite à ce qui peut être omis pour pouvoir encore dire que c'est honnête?

Le traitement artistique d'un texte documentaire, la recherche sur sa forme, l'utilisation de décors et de costumes stylisés, est-il contraire à la recherche de vérité? Est-ce que le récit devient moins vrai si on n'y reste pas étroitement fidèle dans sa représentation esthétique, dans sa linéarité? Sinon, pourquoi le faire au théâtre? Pourquoi ne pas s'en tenir à la photo, à la vidéo?

Enfin, il y aurait cette conversation nécessaire sur l'interprète qui joue *moi* sur scène. L'intonation, le débit, la profondeur de la voix ne seront jamais exactement les mêmes que les miens, lors du moment vécu et parlé; alors, est-ce que cela se qualifie encore comme une représentation exacte de ce qui s'est passé? On le sait, parfois, ça ne prend qu'un type de soupir différent pour changer toute la connotation d'une phrase. Si ce n'est pas moi qui dis mes propres pensées devant le public, est-ce que cela reste documentaire?

Est-ce que le seul fait de savoir que ce sera vu, lu, modifie inconsciemment ce qu'on met sur papier? Dans la réalité, on ne passe pas non plus des mois à penser à un seul sujet, à le remuer de tous bords tous côtés. Sans compter que la vérité a une date de péremption, surtout quand cela concerne sa propre vie. Ainsi, sa vérité, même la plus solide, sonnera probablement fausse 6, 12, 18 mois plus tard; le théâtre et son attente sont peut-être incompatibles avec cette urgence de dire, de crier, de faire vivre, de montrer son intérieur, là, maintenant, enfin. Trop de choses viennent transformer notre perception entre-temps.

SE METTRE À NU

Finalement, il y a les notions d'éthique, ce qu'on doit à ce fameux public, ce que ça implique de se dénuder comme ça devant lui.

Parfois, je me demande si c'est une bonne chose de promouvoir autant l'imparfait, si ce n'est pas, au fond, qu'un moyen de se donner une excuse pour faire moins d'efforts. Est-ce que je devrais célébrer autant mes insécurités, mes bourrelets, mes failles ou est-ce que ça normalise le fait que je pourrais faire mieux, que je me complais dans ma médiocrité tout en espérant que ça me rende attachante?

Y a-t-il des choses qu'on devrait garder pour soi? Où est la limite de ce qui n'amène plus rien d'un point de vue artistique ou humain, de ce qui n'est que *striptease* insipide? Est-ce que la libération de mes pensées est



Planétarium, écrit et mis en scène par Marie Ayotte
(coproduction Théâtre Globe Bulle Rouge et
Théâtre Déchainées), présenté à la salle
Jean-Claude Germain du CTDA lors du Festival Fringe
en juin 2018. Sur la photo : Andrée-Anne Giguère.
© Guylaine Bertrand



Planétarium, écrit et mis en scène par Marie Ayotte (coproduction Théâtre Globe Bulle Rouge et Théâtre Déchaînées), présenté à la salle Jean-Claude Germain du CTDA lors du Festival Fringe en juin 2018. Sur la photo : Émanuelle Caron, Andrée-Anne Giguère et Mélanie Michaud. © Guyline Bertrand

plus importante que le fait de rendre les gens voyeurs d'une intimité qu'ils n'ont pas nécessairement demandé à voir? La réalité est que la ligne est mince entre le *soi* qui a quelque chose de légitime à dire et le *moi* qui cherche à se sentir valorisé à travers les applaudissements et les *like*.

Je sais, je devrais avoir de belles grandes réponses à ces questions—sinon, pourquoi même en parler? Mais je n'en ai pas, je ne sais toujours pas. Peut-être que l'écrivain Serge Doubrovsky, père de l'autofiction avec son roman *Fils*, avait raison lorsqu'il affirmait que l'autobiographie est réservée aux personnages importants de ce monde en fin de vie, qui écrivent dans un style raffiné. Pour les autres, il nous reste « la fiction des événements et des faits strictement réels ».

C'est peut-être le mieux qu'on puisse espérer, quand le besoin de se dire en temps réel est impliqué: une version romancée de ce qu'on désire pourtant confier avec la plus grande honnêteté. Peut-être que le manque de recul

empreint tout, faisant de ce qu'on écrit une suite d'émotions et de souvenirs peu fiables, où le factuel est immanquablement affecté. Peut-être que la transparence totale est inatteignable dès l'instant où l'on fige notre vérité sur des pages, un écran, à travers une mise en scène.

Peut-être qu'il est simplement impossible que je fasse autre chose que de l'autofiction. Qu'en effet, je m'en fais accroire. Mais, au fond, qu'est-ce que ça change? Le but reste le même: offrir un acte d'autorévélation radical dans un monde où tant de gens sont en représentation plutôt que d'être, tout simplement. Donner le réconfort, la certitude que d'autres personnes ont les mêmes doutes, les mêmes questions, les mêmes peurs qui les rongent—et que le plus dévastateur pour plusieurs d'entre nous est trop souvent considéré comme banal ou anodin.

Je veux juste qu'on se sente tous et toutes un peu moins seul-es. Moi comprise. •



Marie Ayotte est une dramaturge qui explore la vulnérabilité et l'interactivité à travers des créations théâtrales interdisciplinaires. Après *Planétarium*, présenté en juin 2018, elle créera sa prochaine pièce documentaire, *Les Zombies westerns de la terre*, à l'été 2019.